

(Extrait de « L'échelle de ma vie ». Pour respecter la confidentialité demandée par la famille, certains noms ont été barrés).

Adieux au Maroc

(..) Et nous voilà donc partis à bord de notre Fiat 1800, J■■■■ et moi devant, M■■■■ et S■■■■ derrière, tous très excités par ce périple en famille. Nous avons choisi Fès comme point de départ : une occasion pour J■■■■ d'appréhender sous un autre angle, celui du touriste, sa ville d'origine qui fut en son temps une ville impériale. Il nous entraîna dans les dédales de la vieille ville, nous fit entrer dans les palais *Mnebbi* et *Dat el Makhzen* et nous guida dans les souks. J'admirai tout particulièrement la *medersa (temple) El Attarîn*, pur apogée de l'art mérinide¹. Nous en avons profité pour visiter une autre ville impériale : Moulay-Idris, cité dite sainte située à proximité du massif du Zheroun, dont le paysage asséché par les vents contraste avec la verdure des plaines fertiles alentour. Après un bref détour pour contempler le seul vestige encore dressé de Volubilis – l'arc de triomphe de Caracalla – et les mosaïques romaines de cette ville tombée en ruine, nous avons mis le cap sur les remparts oranges de Meknès. Sur quarante kilomètres, cette citadelle protège l'une des capitales illustres du Maroc, choisie au XVIIe siècle par le sultan Moulay Ismaël pour être son « Versailles », avec une architecture dédiée à sa gloire.

Puis nous sommes partis dans le Moyen Atlas par une route tortueuse qui traverse les forêts de cèdres et offre une vue sans équivalent sur les complexes cultures en terrasses que pratique la tribu des *Aït Boughemmez*. Par la vallée du *Ziz*, parsemée d'oasis, nous avons ensuite longé le Haut Atlas. Cette muraille, qui s'étend sur huit cents kilomètres en arête presque rectiligne, est si large que sa hauteur paraît minime. Pourtant, elle ne descend guère au-dessous de deux mille mètres. Du haut Guir au cap Guir, elle coupe le Maroc en deux univers : au nord, l'herbe et les vignes, les cultures et les vents océan, les villages enracinés et profonds ; au sud, le roc et le sel, les maigres troupeaux transhumants, les brûlantes bourrasques du désert et les nuits glacées. Arrivé à Ksar es-souk, de vert, le paysage est devenu plus aride et plus rouge. Nous sommes arrivés au Tafilatet, région caractérisée par ses *ksars*, sortes de villes miniatures défendues par des remparts et des tours d'angle, construites en période de guerre des clans dans la zone non cultivable des palmeraies. Nous avons rejoint Erfoud puis Rissani, seconde capitale du Tafilatet, réputée pour son souk et sa production de dattes. Alors, le macadam a laissé place à une piste à peine carrossable tracée dans une plaine de cailloux uniformément noirs et brillants, qui nous amenés jusqu'à une porte ouvrant sur une mer de sable rouge : Bas es-Sahara : l'ultime étape avant le grand erg occidental.

Nous avons ensuite roulé vers Marrakech en remontant la vallée du Draa puis celle de

son affluent le Dades, dite aussi vallée des mille Kasbah. Les *kasbah* sont des maisons patriarcales fortifiées, flanquées de tour d'angle et décorées de motifs de brique crue. Construites à différentes époques, elles servaient de bases à des propriétaires dont l'économie provenait essentiellement de l'octroi versé par les nomades de la route du sel. Lorsque ces derniers refusaient, la transaction dégénérait en conflit. Les fortifications servaient également à protéger les seigneurs des attaques des brigands.

Nous avons savouré chaque kilomètre de la route déconcertante et belle qui relie Ouarzazate, beau village médiéval fortifié accroché à flanc de montagne au-dessus de l'admirable vallée de *l'Asif mellah*, à Marrakech. Elle nous a fait traverser l'Anti-Atlas, puis effleurer le Haut Atlas. Bien entendu, nous avons passé quelques jours à Marrakech qui, à chaque coin de rue prouve amplement qu'elle mérite son surnom : la Bagdad de l'Occident. Nous avons tout vu, des jardins de *l'Agdal* au petit palais de la *Ménéra*, des magnifiques mosaïques du palais de la *Bahia* à la place *Djemaa el-fna* et, bien sûr, guidés par un gamin, les souks.

Bien qu'éblouis par les couleurs et l'animation de la ville, nous avons décidé de rayonner dans la région. Nous avons grimpé jusqu'aux cascades d'*Ouzould*. Là, dans l'un des plus beaux sites du Moyen Atlas, de somptueuses cascades, auréolées d'un arc-en-ciel quasi permanent, se précipitent d'une hauteur de cent mètres dans une cuvette de roches calcaires au milieu d'une végétation luxuriante. Il est possible de se baigner au pied des cascades, accessibles par un sentier ombragé semé d'oliviers. Au sommet de la chute, à deux pas de l'impressionnant gouffre, se trouvent une douzaine d'antiques petits moulins à grains, toujours en activité grâce à l'eau du torrent. Au crépuscule, on peut observer des familles entières de singes chahutant dans les caroubiers, ces grands arbres aux fruits savoureux dont ils raffolent. Nous sommes restés longtemps devant ce spectacle féérique, fascinés par l'ampleur de l'arc-en-ciel géant que forme le reflet du soleil dans les gouttelettes pulvérisées par la chute d'eau.

Nous avons également visité l'incontournable vallée de l'Ourika, à la sortie de Marrakech, admirant la façon dont les villages, curieusement bâtis en gradin, se fondent dans la roche qui a servi à les construire et forment des agglomérations invisibles aux yeux des non-initiés.

Quelques jours après, au milieu de notre périple, alors que nous croyions avoir tout vu, nous sommes arrivés au paradis, plus précisément à Imouzzar-des-ida-outamane, un petit village pittoresque accroché à 1 250 mètres d'altitude au pied du Haut Atlas et dont les

maisons blanches entourent une palmeraie. On y accède par Tifrit et sa vallée dite, et bien nommée, « du paradis ». La majeure partie de la population est berbère – la ville étant la capitale d'une tribu berbère appelée *Ida Outanane*. Durant le trajet, nous n'avons cessé de nous émerveiller devant les superbes paysages qui s'offraient à nous: collines désertifiées, plateaux, montagne, champs de lauriers-roses, oasis, gorges...

Le séjour s'avéra également un véritable enchantement. Nous avons réservé huit jours dans un complexe touristique récemment ouvert et disposant de tout le confort. À notre grande surprise, l'hôtel était vide. Le gérant nous expliqua que la saison n'était guère propice au tourisme et nous invita à profiter pleinement des installations. Nous nous en sommes donnés à cœur joie : nous avons pu notamment goûter le plaisir de baignades en famille, chose que nous avons rarement l'occasion de faire, les piscines n'étant alors pas mixtes. Les filles passaient leurs journées au bain ou à jouer au tennis. Et moi, je partais escalader les sommets environnants, avec un guide de l'hôtel. Quant à J■■■■, il profitait de tout, l'air béat. Il était seulement refroidi, au sens propre du terme, par la fraîcheur de l'eau de la piscine. Lui, si sportif, qui se jetait sans frémir dans les rouleaux atlantiques, rechignait à tremper ne serait-ce qu'un doigt de pied dans le bassin. Chaque baignade commençait par une longue séance d'échauffement, pour la plus grande joie des filles qui singeaient ses mouvements derrière son dos, en criant « Allez l'athlète ! »

(...)

Je me souviens tout particulièrement d'une excursion à dos de mulet. Nous étions très enthousiastes à l'idée de découvrir d'une manière aussi originale le relief environnant. Mais au moment de partir, un doute m'assaillit :

- Et le guide, où est-il ?
- Eh bien, vous l'avez devant vous... C'est le mulet !
- Comment ça, le mulet ! Il n'y a donc personne pour nous conduire ? Et s'il arrive quelque chose, comment fera-t-on pour les arrêter ?
- Pas de problème, Madame, les mulets connaissent parfaitement le chemin et savent quand ils doivent s'arrêter.
- Mais comment lui dit-on : « Arrête » ?
- On ne lui dit rien, il sait.

Je me tournai vers J■■■■.

– Ce n'est pas possible, on ne sait pas où ils vont, on ne sait pas leur parler, c'est insensé, restons-en là.

– Chérie, tu vois toujours tout en noir. Les filles en ont tellement envie et moi aussi. Un peu d'aventure, ça ne peut pas faire de mal. Et ils ont l'air sympathiques, ces mulets ...

Et sur l'insistance des filles, je cédaï. Notre caravane s'ébranla vers les hauteurs sous les cris de joie des enfants. De mon côté, j'étais morte de peur. Mettre notre destin entre les pattes d'un animal, avec lequel nous ne pouvons pas communiquer : quelle folie ! Et nous longions un à-pic. J'en fermai les yeux de terreur. Et si le mulet trébuchait, glissait... Mais personne autour de moi ne semblait conscient du danger. Je retins ma respiration et pris mon mal en patience ; enfin nous sommes arrivés dans un *douar*¹ dont les habitants, des berbères sédentaires, ordonnèrent à nos véhicules de stopper : Ouf ! J'■■■■ et les enfants riaient à gorge déployée. Quant à moi, je m'assis dans un coin pour me remettre de mes émotions.

Une autre excursion, en voiture cette fois, nous conduisit à un souk voisin. : il s'agissait principalement d'une grande foire aux bestiaux, où se négociaient des bovins et des caprins sur pied. Des bleds alentour, les chefs de famille s'y rendent à dos d'âne et parquent ces derniers, telles des voitures, dans une grande aire aménagée à cet effet à proximité de la foire. J'ai pris plusieurs photos de ce spectacle inusité tout en plaignant ces pauvres bêtes contraintes d'attendre leurs maîtres toute la journée sous un soleil brûlant. Car les négociations étaient longues et âpres, les montagnards étant particulièrement durs en affaires. À côté de la foire aux bestiaux, grouillait un marché très animé, avec ses rebouteux proposant en veux-tu en voilà des potions et herbes médicinales, des conteurs autour desquels se pressaient les enfants – principalement des garçons – mais aussi des adultes, des marchands d'ustensiles et autres commerçants berbères. Bien qu'habituée des souks, je n'avais rien vu de comparable jusqu'alors et portai beaucoup d'intérêt à ce spectacle très folklorique, aux couleurs magnifiques et où tous les sens étaient sollicités.

Avant d'entamer la remontée du littoral atlantique, nous sommes descendus à l'extrême sud du pays, au-delà de l'Anti-Atlas. De Taroudannt à Tarfaya , passant par Tiznit, nous sommes entrés progressivement dans ce que l'on appelle le pays des hommes bleus. Au milieu de la plaine de Sous trône la capitale, Taroudannt, ceinte d'un double rempart et ouverte par ses cinq portes sur des paysages de vergers. Curieusement élevées, les maisons sont ocres et rouges, de la couleur de la terre. Autre étape incontournable de la vallée des Ammelns, Tafraout, cernée par un amoncellement de roches rouges, semble posée dans un paysage lunaire. Au pied de ses maisons cubiques, on cultive des amandiers. Au-delà, s'étend, le pays du feu de sable, dont le seuil est Goulimine, étape des nomades chameliers, les célèbres hommes bleus. De là, nous avons rejoint l'embouchure du Draa à Tantan et remonté la côte atlantique. Avec comme étape Agadir, que je n'avais jamais vue et qui présentait une

physionomie entièrement reconstruite après le tremblement de terre de 1960. Dans cette station vouée au tourisme, j'ai été frappée par la brume qui flotte en permanence sur le bord de mer, sans jamais se disperser. Nous avons continué par Safi, alors premier port sardinier du monde, ville blanche enclose de remparts abrupts. Puis après cent cinquante kilomètres sur une route en corniche jalonnée d'une multitude de restaurants et de prairies où se côtoient fraternellement dromadaires et vaches, nous avons rejoint El Jadida. Dans cette ancienne ville phénicienne, occupée par les Portugais, se trouve une superbe citerne abritée par une crypte de trente-trois mètres de côté. Contournant Casablanca, nous avons rejoint Rabat, la ville de ma sœur. Si nous connaissions la côte, nous n'avions jamais visité cette ville que distinguent la présence du palais royal, le mausolée de Mohammed V et la casbah dite des *Oudaïa* ; ni exploré Salé connue pour sa nécropole romaine.

Le voyage s'acheva par une escale méditerranéenne : ni Tanger, ni Tétouan et n'échappèrent à notre curiosité. Tout au nord, le Rif nous a étonnés par l'ampleur de l'influence espagnole, visible dans l'architecture comme dans la végétation, qui rappelle le sud de l'Andalousie.

Et ce fut la fin du voyage. Malgré les kilomètres parcourus, nous n'avons été confrontés qu'une fois à une situation difficile. C'était sur la route qui mène à Marrakech en traversant la plaine de Beni Mellal. Nous pique-niquions à l'ombre d'un petit bois quand j'entendis un bruit d'abord furtif puis plus affirmé. Cinq ou six enfants surgirent d'on ne sait où, s'assirent non loin de notre table et nous fixèrent en silence ; c'était extrêmement dérangent, mais, par prudence, nous décidâmes de faire comme si de rien n'était. Puis le reste de la bande arriva. En gardant mon sang-froid, je les interpellai en arabe, gentiment :

– Et alors que voulez-vous ? Vous avez faim ?

– Oui, Madame, on a très faim. On veut manger.

J'ai déposé quelques aliments – notre pique-nique n'était pas somptueux – dans une assiette pendant que J■■■■, incapable d'avaler quoi que ce soit dans ce contexte, s'employait à ranger les affaires dans le coffre. Ils se ruèrent comme des fauves sur ce repas improvisé, dont il ne resta pas une miette. Tranquillement, nous avons transporté les pliants et la table dans la voiture puis j'ai posé les détritrus derrière un arbre, comme cela se faisait à l'époque. Lorsque je me suis retournée, ils se les disputaient férocement, comme des loups. Soulagés de nous en être bien tirés – ils auraient pu nous lancer des pierres ou pis, appeler des adultes – nous sommes partis, nous promettant de ne plus nous arrêter dans des lieux isolés.

(...)